

Erich Weil

Bernardino Telesio, *De rerum natura iuxta propria principia*

Campanella, *De sensu rerum et Magia*

Présentation par

Alain Deligne

On connaît depuis longtemps les études de Weil sur Pomponace, Pic de la Mirandole et, depuis plus récemment, celle sur Ficin¹. Mais parmi les nombreux autres philosophes italiens des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, il semble que l'intérêt de Weil se soit aussi porté sur Bernardino Telesio (1509-1588) ainsi que sur son disciple Tommaso Campanella (1568-1639), si l'on en juge du moins par les nombreuses prises de notes manuscrites et tapuscrites effectuées par Weil à la lecture de deux de leurs ouvrages majeurs : le *De rerum natura iuxta propria principia* de Telesio² et le *De sensu rerum et Magia* de Campanella³.

¹ Éric Weil, *La philosophie de Pietro Pomponazzi*, traduit de l'allemand par G. Kirscher et J. Quillien (traduction des notes latines par L. Bescond), *Pic de la Mirandole et la critique de l'astrologie*, édité par E. Naert et M. Lejbowics, Paris, Vrin, 1985/Alain Deligne, *Eric Weil - Ficin et Plotin*, édité, présenté et commenté par A. Deligne. Traduit avec la collaboration de M. Engelmeier, Paris, L'Harmattan, 2007.

² L'ouvrage était paru la première fois à Rome en 1565 en 4 livres. Mais Weil s'est appuyé ici sur la troisième édition augmentée de 1586 (Naples), qui comporte 9 livres et qui a été rééditée récemment à l'occasion du cinq centième anniversaire de la naissance de B. Telesio : *De rerum natura iuxta propria principia, libri IX* (Orazio Salviani, Napoli 1586). Premessa di Nuccio Ordine. Introduzione et indice analitico di Guido Giglioli, Rome, Carocci editore, 2013 (d'après l'exemplaire de la Biblioteca Casanatense, segn. L. IV, 34).

³ Tommaso Campanella, *De sensu rerum et Magia, libri quatuor, pars mirabilis occultae philosophiae, ubi demonstratur, mundum esse Dei vitam statuum, beneque cognoscentur*, Francfort, apud Egenalphiium Emmelium, 1620. L'ouvrage avait d'abord été rédigé en italien en 1604 sous le titre de *Del senso delle cose et della magia*, mais était resté inédit. Il fut traduit en latin par Campanella lui-même, pour en permettre une plus large diffusion. Mais depuis la seconde édition parue à Paris en 1636 (et accompagnée d'une *Defensio*), il n'existe malheureusement pas d'édition moderne du texte latin.

Description du corpus

L'Institut Éric Weil possède une quinzaine de feuillets écrits recto-verso de citations en latin auxquelles Weil renvoie à chaque fois en mentionnant le livre, le chapitre et la page (I, 1, pag. 1). Les extraits de texte sont entremêlés parfois de traductions ou de petites synthèses en allemand insérées dans le corps même du texte (que nous signalons par des italiques). En regard des citations, on trouve aussi de nombreuses annotations marginales en allemand, comme si Weil s'était constitué une *manuductio* à usage privé, dans laquelle il synthétise à chaque fois l'idée principale du passage cité. Les quelques soulignements que comportent les passages de Telesio et de Campanella constituent comme une sorte de repérage visuel pour sa *manuductio*.

Dès le deuxième feuillet, chaque feuillet est chapeauté par un « Telesio » précédé du numéro de page correspondant (il y en a neuf). À partir du dernier tiers du huitième feuillet, le texte est dactylographié. Quant à la partie consacrée à Campanella, elle est de nouveau écrite à la main et comporte cinq feuillets recto-verso, chapeautés également à chaque fois par le numéro de page correspondant, le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage.

Ces prises de notes sont intéressantes parce qu'elles nous montrent Weil au travail, comment il lit et commente. Et l'on peut ici aisément dégager sa manière d'écrire : Weil pratique le *code-switching*, passant allégrement du latin à l'allemand pour revenir au latin, et ce, d'une phrase à l'autre ou au beau milieu d'une phrase. Ce caractère bivocal n'est pas fonctionnel (nulle trace de stratégie p. ex), mais il représente un procès interne de production langagière qui nous signale simplement que Weil maîtrisait le latin comme une langue vivante.

Résumé synthétique du *De rerum natura*

Pour faciliter la lecture de ces notes qui ne suivent pas toujours l'ordre de l'ouvrage, nous présentons d'abord un résumé de l'œuvre maîtresse de Telesio, n'en retenant que ce qui est nécessaire pour comprendre ce dont il s'agit.

Comme l'indique dès le titre l'expression de *iuxta propria principia*, Telesio proposait d'expliquer la nature par des principes qui lui soient propres et non pas par des principes externes, *a priori*. Ainsi que le pense Cassirer dans *Individuum und Kosmos zur Zeit der Renaissance* (1927), la voie suivie est empirique : « Comme plus tard Bacon, Telesio exige qu'au lieu d'examiner la nature à travers les catégories abstraites d'Aristote on la connaisse par elle-même »⁴. Telesio rejette ainsi les concepts

⁴ Ernst Cassirer, *Individuum et cosmos à l'époque de la Renaissance*, trad. de Pierre Quillet, Paris, Minuit, 1983, p. 186.

logiques de « forme » et de « matière », d' « acte » et de « puissance » ou encore de « réalité » et de « privation ».

On sait qu'en 1588 Campanella avait lu avec enthousiasme le *De rerum natura iuxta propria principia*. En 1591, il avait écrit une *Philosophia sensibus demonstrata* (Naples) pour défendre l'anti-aristotélicien Telesio. Dès le début, dans sa première note marginale, Weil fait d'ailleurs le lien entre Telesio et Campanella. C'est que pour le maître comme pour le disciple, tous les êtres naturels sont produits par la rencontre des deux forces actives et perceptibles directement que sont le chaud et le froid ainsi que par l'action de la chaleur solaire exercée sur la matière terrestre, qui la modifie ainsi selon diverses modalités. La terre représente le principe du froid et la matière n'a ici rien d'une catégorie abstraite : c'est un véritable substrat physique. Ce substrat est inerte et privé de toute forme, mais susceptible de les accueillir toutes.

Après s'être livré à une application concrète des deux principes du chaud et du froid, Telesio passe à l'étude de l'espace (fin du Livre I), qu'il définit comme ce qui contient des corps tout en s'en distinguant néanmoins (feuillet 4). Contre Aristote, Telesio défend l'espace vide, celui-ci pouvant exister sans corps. A propos du temps (feuillet 4), il s'oppose également à Aristote en soutenant que le temps ne dépend pas du mouvement et que ce dernier a lieu dans le temps. P. O. Kristeller affirme à ce sujet : « La critique de l'aristotélisme occupe les trois livres suivants et c'est là que s'achevait son œuvre dans les deux premières éditions ». ⁵ Si les quatre premiers livres traitaient de cosmologie, les cinq suivants de la troisième édition s'attachent, pour leur part, à des questions biologiques et psychologiques. Au Livre V, Telesio distingue deux âmes en l'homme : l'esprit contenu dans le germe, et l'âme infusée par Dieu. Weil, dans l'une de ses toutes premières notes marginales, repère d'ailleurs tout de suite ce « rapport entre l'*anima e semine* et l'*anima a Deoeducta* » (feuillet 1).

La première âme, corps ténu et subtil, se rencontre aussi chez les animaux et les plantes. Elle n'est pas, comme le pensait Aristote, une forme, mais elle existe par elle-même. Ainsi que le note Weil, elle est « localisée » dans le cerveau et agit sur tout le corps (feuillet 2). Sa fonction essentielle est de sentir (Livre VII). L' « esprit », pour l'appeler ainsi, sent les objets qui agissent sur lui, action transformatrice dont il prend conscience. Les objets ont sur lui soit un effet de dilatation soit de contraction. Si donc l'expérience perceptive permet, d'une part, de connaître le monde, elle établit, d'autre part, une relation de plaisir, liée à la conservation du corps, ou de douleur, liée à sa corruption. Toute sensation se fonde sur le sens du toucher (VII, 8 [feuillet 5]). Arguant de ce principe, Telesio discute au Livre VIII des différentes formes de connaissance. En percevant les choses

⁵ Paul Oskar Kristeller, *Huit philosophes de la Renaissance italienne* (traduit de l'anglais par Anne Denis), Genève, Droz, 1975, p. 97.

extérieures, l'esprit perçoit aussi leurs ressemblances et dissemblances. Et c'est sur la base d'objets soit différents soit identiques, et grâce aussi à la faculté de rétention (= mémoire [feuille 6]), que se forment en l'esprit les concepts universels. Quand la raison postule quelque chose, c'est en vertu d'une ressemblance avec ce qu'elle a déjà perçu des choses. La connaissance par l'intellect est donc moins sûre que celle qui nous vient des sens (VIII, 4). La pensée pure de l'âme, délivrée d'un esprit parfois défaillant, n'est envisageable que dans une autre vie (VIII, 6).

La seconde âme dont l'homme est également pourvu est infusée par Dieu en son corps, en particulier en son esprit, lequel a sa propre faculté de pensée. Alors que la première âme était divine et immortelle, celle-ci est corporelle et mortelle. L'homme possède un double intellect : le premier perçoit les choses divines, relève de l'âme infuse et revient uniquement à l'homme. L'autre perçoit les objets sensibles, appartient à l'esprit et les animaux en jouissent également. Être mortel participant à l'âme immortelle, l'homme a aussi un désir double et il possède le libre arbitre, lequel fait défaut aux animaux.

Après ces réflexions sur l'âme dite infuse, Telesio revient à la faculté de l'esprit qui va lui servir à fonder une théorie des passions, des vertus et des vices. Selon Kristeller, « nos passions et émotions reflètent les changements auxquels notre esprit est exposé, et l'autoconservation de l'esprit constitue la mesure de ces émotions. Les émotions modérées constituent la vertu, puisqu'elles correspondent à des impulsions favorables que l'esprit reçoit et qui contribuent à sa conservation, tandis que les émotions excessives constituent le vice, dans le sens qu'elles représentent des impulsions néfastes qui conduisent à la corruption de l'esprit » (IV, 4)⁶. Sur la base de ces principes suit une analyse des vertus et des vices qui clôt l'ouvrage de Telesio.

Présentation du *De sensu rerum et Magia* de Campanella.

Comme Weil est également ici plus intéressé à repérer des thèmes (signalés dans les marges) qu'à suivre l'auteur de manière continue, il nous semble de même utile de présenter d'abord ici de manière suivie la démonstration de Campanella.

Le long titre de l'ouvrage de Campanella (cf. note 3) se terminait par l'affirmation que « le monde était une statue vivante ». C'était reprendre la pensée de Telesio pour lequel *Mundum esse Dei veram statuam*. Et dans le même esprit, un sonnet de Campanella disait : « L'univers est un animal grand et parfait, statue de Dieu faite à son image [...] Nous, nous sommes des êtres imparfaits [...] qui vivons et habitons dans le ventre du monde [...] Nous sommes à la Terre, qui est un grand animal,

⁶ Paul Oskar Kristeller, *Huit philosophes*, op. cit., p. 100.

dans un plus grand encore, ce que sont les vermines à notre corps qu'elles rongent ». ⁷ Pensées qui se retrouvent reprises à peu de choses près par Weil dans l'un de nos extraits de texte (feuillet 4). La physiologie de Campanella venait ainsi compléter la triade télésienne chaleur-froid-matière par une « Âme du monde » qui agence les forces cosmiques. Le monde est donc un organisme dont les composantes individuelles sont dotées de vie et de sensibilité. Aussi n'est-il pas étonnant que, dès le début, Weil présente des extraits relatifs aux notions centrales de *sensus* (capacité de pâtir) et de *spiritus*. Et Weil met en relation la notion de *sensus* avec le principe d'autoconservation. Le *sensus* est alors cette faculté de distinguer ce qui est bon pour la conduite de notre vie et qui doit être poursuivi de ce qui est mauvais et doit être évité. Le « sens » n'est pas seulement passion, mais il est aussi perception de la passion (feuillet 1). Certaines entités comme les corps célestes et la lumière possèdent un *sensus* beaucoup plus aigu, à la différence des minéraux et métaux dont le sens est obtus, ce qui est dû au poids de la matière. Pour les organismes animés, les fonctions vitales et cognitives dépendent du *spiritus*, proche par sa mobilité et sa chaleur de l'âme organique. Weil relève que le *spiritus*, qui est unique, a son siège dans le cerveau (feuillet 2). C'est à partir de ce dernier que le *spiritus* accomplit ses fonctions vitales et cognitives à travers les réseaux subtils des nerfs. Il entre ainsi en contact avec la réalité extérieure, où « contact » est à prendre au sens littéral : c'est un véritable toucher de l'esprit. Toutes les sensations entrent en relation avec les exhalaisons, les mouvements et la lumière qui émanent des objets extérieurs. Weil constate que les choses jouissent de leur contact mutuel, car en fait elles haïssent le vide. Le rejet du vide est relié à la conception d'un espace qui attire les corps à lui avec un « appétit sensible ». Les sensations sont la source de la mémoire, de l'imagination, de la raison et de l'intellect lui-même qui n'est rien d'autre qu'un *sensus* « languissant et lointain ». A la base de toutes ces opérations, on trouve donc la même âme sentante capable d'emmagasiner les modifications et impressions qu'elle reçoit ou de les réutiliser quand se présente une situation similaire. Les humains sont pourvus d'un *spiritus* beaucoup plus affiné que celui des animaux. Mais une différence plus essentielle encore est que les humains sont aussi dotés d'une *mens* immatérielle d'origine divine. Ce qui leur permet de se projeter par la pensée et par des désirs dans l'infini. Par-dessus tout, les humains sont libres, car ils sont capables d'échapper aux sollicitations des sens et de résister aux passions.

Le troisième Livre différencie les degrés de sens de chaque être, en débutant par le ciel et les étoiles. Contre Aristote qui affirme que la chaleur provient d'un frottement, Campanella pose la nature céleste de la chaleur, chaleur qui brûle et détruit, mais génère aussi les êtres. C'est en vertu de sa chaleur que le ciel sent. Le feu, l'eau, la terre, les plantes et les minéraux sentent également (feuillet 2).

⁷ C'est le début d'un de ses sonnets les plus connus, in: *Le Poesie*, Turin, éd. F. Giuncotti, 1998, p. 37.

Le quatrième et dernier Livre est consacré à la magie naturelle. Campanella donne par exemple des preuves de la latence du *sensus* dans l'air et arrive ainsi à expliquer des faits considérés comme miraculeux. À preuve l'efficacité d'une arme au moyen de laquelle une blessure peut être soignée si l'on pose un pansement sur l'arme qui a causé la blessure, comme si le *spiritus* enclos dans la blessure acquérait confiance en sentant la cure par l'air. Par ailleurs, le magicien est quelqu'un qui a la faculté d'agir sur les passions fondamentales que sont la douleur et la joie, l'amour et la haine, l'espoir et la crainte. Il connaît des formules ou des moyens d'accroître le pouvoir de notre corps en suggérant des nourritures et des breuvages appropriés, des remèdes à base de plantes ou d'animaux.

On sait que Campanella, alors qu'il étudiait la philosophie dans le couvent des dominicains de Cozenza (Calabre), fit la connaissance d'un rabbin qui l'initia à l'astrologie, à la magie, à l'alchimie ainsi qu'à la Kabbale. En particulier sa métaphysique doit beaucoup à cette dernière. Ainsi, l'Être infini se manifesterait d'abord à lui-même en engendrant le premier *Sephiroth* : « Je suis ». Et en se l'appliquant à lui-même, Campanella se détermine ainsi : « Ce dont je suis certain, c'est que je suis ». L'âme humaine participant aux attributs de l'Être, il suffit à Campanella de s'adresser à sa conscience pour les retrouver et constater ainsi qu'il « peut », qu'il « sait » et qu'il « veut ». Il nomme *Primalitates* ces trois activités fondamentales. Et Weil a retenu le passage correspondant où sont définis *Potentia* (Possibilité), *Sapientia* (Science) et *Amor* (Sympathie) (feuillet 5). Toutes les choses créées, hommes, animaux, plantes et objets inanimés participent, à des degrés divers, à ces trois *Primalitates*, que seul l'Être possède en leur unité.

Weil et Cassirer

Certes, ces notes ne constituent pas vraiment un élément abouti et ne consignent que des résultats de recherches restées partielles et dont la destination ne nous est pas connue. On peut néanmoins se demander ce qui aurait pu advenir de ces notes. Une chose est sûre : le travail sur Telesio et Campanella touchait en fait à un domaine que Weil connaissait déjà bien : l'aristotélisme⁸, qu'on s'en réclamât ou qu'on le contestât.

Sur la préparation de son premier contact avec Hermann Cohen (1842-1918), Cassirer s'explique en ces termes : « J'étais déterminé à devenir un élève de ce maître – et, n'y renonçant pas, je ne mis pas mon projet à exécution avant d'avoir une connaissance complète et détaillée de ses principales œuvres. Ce n'est que parvenu à ce point que je me sentis préparé à faire la connaissance de Cohen.

⁸ Cf. les deux exposés de Weil de 1924 et 1926 sur « La théorie de la *catharsis* chez Aristote » ainsi que sur « La critique kantienne de la faculté de juger téléologique et l'idée de fin dans le système aristotélicien » et également sa thèse de doctorat sur l'aristotélicien Pomponazzi de 1928 (cf. note 1).

Je me rendis à Marbourg [...] ». On partira du fait que le jeune Weil devait se trouver *mutatis mutandis* un peu dans le même état d'esprit vis-à-vis de son futur mentor Cassirer à Hambourg lorsqu'il commença ses études chez lui en 1922 et qu'il suivit un de ses cours sur la « philosophie du langage ». Il n'avait donc pas dû manquer de prendre connaissance de ses ouvrages antérieurs et, pour ce qui nous concerne ici, de celui-ci : *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit* (Berlin, Verlag Bruno Cassirer, 1906-1920), ouvrage comportant trois importants volumes parus du vivant de Cassirer et un quatrième, posthume⁹. Or, dans le premier volume de 1906¹⁰, Cassirer traitait déjà abondamment de nombreux Renaissants italiens, et entre autres de Telesio et de Campanella. Mais comme *Individu et cosmos à l'époque de la Renaissance* venait de paraître en 1927 et qu'il y était à nouveau question de ces deux philosophes de la nature, il est probable que le travail de Weil remonte à la période qui précéda immédiatement ou suivit directement cette nouvelle parution.

Dans sa propre présentation de 1927, Cassirer reprenait certaines de ses réflexions de 1906. Or, on constatera ici que Weil agite souvent des pensées de Telesio et de Campanella contenues déjà dans les deux ouvrages de son mentor. À propos de Telesio par exemple, certains thèmes ayant trait à l'unité de l'âme (feuillet 2)¹¹, à la connaissance (connaître signifie pâtir [feuillet 2]), à la nature de l'esprit, qui est corporel et une substance subtile (feuillet 2)¹² ou à des notions abstraites (concept aristotélicien de forme, concept scolastique d'espèce [feuillet]). Les concept de *similitudo* ou de sympathie sont pour les deux auteurs également à la base de toute opération de l'intellect (feuilles 7, 8 et 5)¹³. La prise en compte de l'Église (feuilles 1 et 3)¹⁴. La notion de contact (feuillet 5)¹⁵. La mémoire (feuillet 6)¹⁶. L'espace et le temps et leur existence indépendante (feuillet 4)¹⁷

⁹ Ernst Cassirer, *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*, 1906 (vol. 1), 1907 (vol. 2), 1920 (vol. 3), 1957 (vol. 4, posthume).

¹⁰ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, vol. I., Paris, 2004, Éditions du Cerf, *Œuvres*, t. XIX.

¹¹ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, *op. cit.*, vol. I., p. 180.

¹² Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, *op. cit.*, vol. I., p. 181.

¹³ Ernst Cassirer, *Individu et cosmos*, *op. cit.*, p. 190.

¹⁴ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, *op. cit.*, vol. I., p. 182.

¹⁵ Ernst Cassirer, *Individu et cosmos*, *op. cit.*, p. 186/*Le problème de la connaissance*, *op. cit.*, p. 184.

¹⁶ Ernst Cassirer, *Individu et cosmos*, *op. cit.*, p. 187

¹⁷ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, *op. cit.*, vol. I., p. 191.

Et à propos de Campanella, on constatera cette convergence de vues sur le concept d'*immutatio* qui « complète et remplace celui d'*informatio* »¹⁸, transformation présentée aussi par Weil (feuillet 1). On retrouve aussi chez Weil (début du feuillet 4) et chez Cassirer cette même citation : *Intelligere est sentire, confuse et a longe ; sentire est intelligere prope seu cominus* (« Comprendre, c'est sentir confusément, de loin ; sentir, c'est comprendre de près, tout de suite »)¹⁹, et de nouveau le même intérêt pour la notion de « sympathie » (feuillet 1)²⁰. Et Cassirer insistait aussi sur les trois « primalités » de Dieu chez Campanella : la Puissance, la Sagesse et l'Amour²¹, évoquées également par Weil (feuillet 5). La question de l'espace (feuillet 4)²² retient également leur attention commune, et tous deux sont aussi sensibles au fait que la lumière rend possible la vision (feuillet 5)²³

On pourrait sûrement repérer encore d'autres thèmes qui parleraient donc tous pour une influence exercée sur le jeune Weil par les deux ouvrages de Cassirer écrits à une vingtaine d'années d'intervalle. Mais quel pouvait donc être l'usage que comptait faire Weil de ses notes ?

Weil et Meier

Nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur le destin des notes de Weil sur Telesio. Mais concernant celles consacrées à son élève, il se pourrait que nous soyons en présence d'une partie de ce travail à venir qui, avec l'aide de Hans Meier (1900-1941)²⁴, le jeune collègue hambourgeois de Weil, devait déboucher sur un recueil en un volume de textes traitant de l'occultisme dans les domaines de la magie et de l'astrologie à l'époque de la Renaissance. Le titre *Studien und Texte zur Geschichte der Astrologie in der Renaissance* en avait été d'ailleurs annoncé en 1932 dans les *Études de la Bibliothèque Warburg*. Dans cette hypothèse, et s'agissant de Campanella, Weil aurait ainsi très bien pu à cet effet présenter d'abord quelques fondements essentiels de sa théorie avant de passer

¹⁸ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, op. cit., vol. I., p. 187.

¹⁹ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, op. cit., vol. I, p. 191.

²⁰ Ernst Cassirer, *Individu et cosmos*, op. cit. p. 190.

²¹ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, op. cit., vol. I, p.

²² Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, op. cit., vol. I, p. 184

²³ Ernst Cassirer, *De Nicolas de Cues à Bayle*, op. cit., vol. I, p. 185/ *Individu et cosmos*, op. cit.. p. 187.

²⁴ Hans Meier était helléniste de formation et il fut un temps bibliothécaire de la Kulturwissenschaftliche Bibliothek Warburg (KBW), poste qu'il obtiendra à nouveau après au *Warburg Institute* de Londres à partir de fin 1933. Il avait passé son doctorat en 1929 sous la direction de l'historien Richard Salomon (1884-1966). Le sujet en était les sources du *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* de Johann von Tritheim.

au Livre IV du *De sensu* consacré précisément à la magie et à l'astrologie, la magie y étant définie comme une sagesse secondée par l'astrologie. Toujours dans cette fiction rationnelle, et pour nous limiter au devancier de Campanella en la matière, on peut également très bien imaginer que les textes de Giambattista della Porta (1535-1615) sur la magie naturelle (*Magiae naturalis Libri viginti*, 1595) n'auraient pas manqué de figurer dans cette anthologie, Campanella les ayant critiqués pour avoir été seulement descriptifs et empiriques, n'apportant donc pas d'explication philosophique par exemple des relations susmentionnées de sympathie ou d'antipathie reliant les différents éléments de la nature. Alors que lui, Campanella, était à même de les fonder rationnellement grâce à sa théorie du *sensus* et du *spiritus*. La magie naturelle, telle que la concevait Campanella, s'appuyant sur les arts et les sciences, était en effet capable de produire des transformations dans le *spiritus*, réceptacle, comme on l'a vu, des impressions sensibles.

Dans *Individu et cosmos*, Cassirer s'était efforcé, paradoxalement, de justifier Campanella comme « théoricien de la méthode rationnelle en magie »²⁵. C'était aller à l'encontre de Galilée et Descartes, qui disqualifiaient une conception magique de l'univers, jugée vaine si l'astrologie ne débouchait pas sur l'astronomie. Mais l'intérêt réel de la part de Cassirer et de Weil pour un auteur qui se situait donc entre magie astrale et modernité s'ancrait de fait dans une conception polaire de l'esprit humain, magnifiquement symbolisée par les deux extrémités de la salle de lecture en ellipse de la Bibliothèque Warburg : toujours en mouvement, l'esprit tend vers le pôle de la rationalité ou de son opposé.

L'on voit ainsi que certaines des notes dont nous disposons, justement du fait de leur aspect préparatoire – mais peut-être faudrait-il alors les dater de 1931-1932 –, pouvaient tout naturellement s'intégrer dans ce projet, lequel n'a malheureusement pu aboutir, l'émigration de Weil à Paris au printemps 1933 ainsi que celle de Meier la même année à Londres l'ayant rendu impossible. Par ailleurs, dans ce cas de figure, où Weil serait passé au rôle d'auteur et d'éditeur à part entière, un lien avec Cassirer, d'ordre justement éditorial, aurait été encore maintenu. La collection Teubner, qui avait en effet prévu d'imprimer le travail commun de Weil et Meier, avait déjà publié quatre ouvrages de Cassirer : outre son *Individu et cosmos* (1927), *La forme conceptuelle dans la pensée mythique* (1922), *Langage et mythe* (1925) ainsi que *La Renaissance platonicienne en Angleterre et l'École de Cambridge* (1932).

Par ailleurs, ses prises de notes sur Campanella n'auront pas été faites en vain. Quelques années plus tard, Weil sera en effet amené à réutiliser certaines d'entre elles, et ce pour sa recension d'une

²⁵ Ernst Cassirer, *Individu et cosmos*, *op. cit.*, p. 191.

édition du Premier Livre de la *Théologie* de Campanella²⁶. A propos de la définition et de la méthode de cette théologie, Weil, évoquant l'essence et l'existence de Dieu, mentionnera en effet « ses *primalitates* et leurs *objecta* (puissance, sagesse, amour) ».

Propriété de l'Institut Eric Weil, Université de Lille

²⁶ Tommaso Campanella. *Theologia, Libre primo, Edizione critica con introduzione, appendici e una tavola*. A cura di Romano Amerio (Orbis Romanus, VII). In-8°, XXXVI, 463 pages, L. 40, Vita et Pensiero, Milan, 1936. In : *Recherches philosophiques*, Paris, 1936, pp. 441-442.